

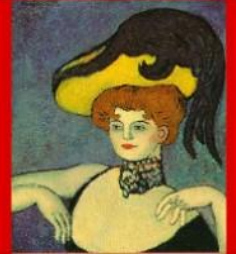
Mardi 13 décembre 2011 00h00 [GMT+ 1]

NUMÉRO 114

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



▪ SCIENCES ▪ p.2

Tous aliénés à la science
Dominique Miller

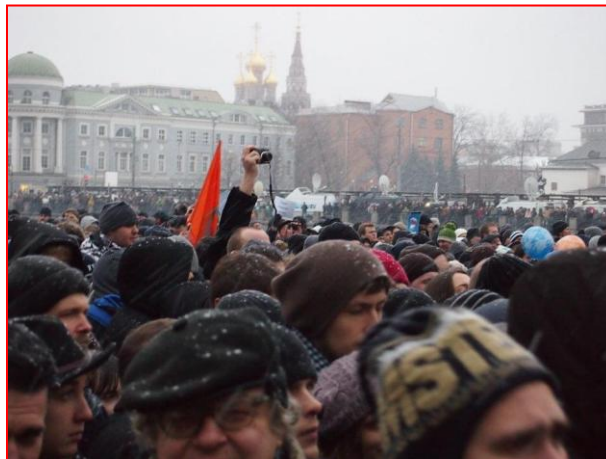
▪ FENÊTRE ▪ p.5

Le nom des amours (IV)
Laure Pastor

LacanQuotidien.fr p.9

▪ L'ŒIL DE MOSCOU... ▪ p.10

Le billet de Mikaël Strakhov
Suivi de ses clichés



▪ SCIENCES ▪

Tous aliénés à la science¹

Par Dominique Miller

Aucune position réactionnaire contre la science n'a de justification. Tout le monde s'accorde pour dire que le discours de la science est synonyme de progrès et d'évolution humaine. Et pourtant la question est de plus en plus pressante des limites éthiques à imposer ou non à la science, et de leurs effets éventuels sur cette évolution. Nombre de comités d'éthiques se forment et se dissolvent pour tenter d'enrayer les effets imprévisibles, voire destructeurs du discours de la science. Si la psychanalyse est fondée d'intervenir dans ce débat, ce n'est pas au nom d'une quelconque légitimité en matière de morale, mais au nom d'un savoir acquis par sa pratique sur la logique des hommes à l'égard de leur désir. Et c'est bien leur désir qui est en jeu pour ces êtres pris dans un discours aussi prégnant que celui de la science.

Partons de l'idée essentielle de la psychanalyse qui est la dépendance de l'homme au langage et des effets discordants de cette dépendance. Les hommes ont à passer par ce média pour satisfaire leurs appétits, échafauder leurs projets, produire leurs ressources, formuler leurs désirs. Cette dépendance au langage a donné naissance à toutes sortes de champs de savoir. Parmi eux, le plus récent, le plus actif, le plus varié, le plus étonnant, le plus fécond et le plus créatif, notre discours de la science. Et je dirais que, dans l'ensemble des discours, il fait figure d'exception phénoménale, de monstre. Un monstre, parce qu'il est le plus abstrait de tous les discours, et pourtant s'impose progressivement pour agir sur tous les domaines engendrés par l'homme et la nature. Il est le seul pour lequel chaque signifiant n'est associé à aucun signifié. Et ce sont les sciences physiques et les applications technologiques qu'il génère, qui donnent leur sens aux petites lettres mathématiques. Sa portée est inégalée au point de révolutionner le développement humain d'une façon radicale et définitive. On lui doit la Révolution industrielle et la Révolution de l'informatique qui ont changé les rapports des êtres au monde et des êtres entre eux.

Avec ce paradoxe, de renforcer la dépendance de l'homme à ce discours. Alors que la science a permis à l'humanité de s'affranchir comme jamais des impératifs de son environnement, de son corps et des obscurantismes religieux et idéologiques, l'homme moderne s'asservit toujours plus à la science. On ne peut que faire le constat d'une implication des discours scientifiques toujours plus grande et de plus en plus indispensable dans tous les domaines, militaire, médecine, environnement, agriculture, aéronautique,

communication, transports, mais aussi économique, politique, judiciaire, policier, psychologique, etc. J'en oublie.

C'est dans cette dépendance au discours scientifique que réside une forme d'engrenage où l'évolution appelle un recours à la science, et où ce recours risque de devenir une menace.

Nous avons affaire à un engouement incoercible. A quoi tient cette dépendance ?

D'une part, c'est à une forme d'injonction que ce discours et ses scientifiques sont soumis. Ils

doivent **découvrir**. L'homme a trouvé dans la science un nouveau maître parce qu'elle a ce

pouvoir de l'affranchir de son Réel. Le discours de la science a fait apparaître que le

symbolique n'était que du semblant. Les autres champs du savoir comme, par exemple,

l'histoire, la religion, le discours politique, la philosophie ou la littérature apparaissent

comme des fictions à côté du caractère réel que revêtent les découvertes scientifiques.

Alors que le Réel est par définition ce que l'on ne connaît pas, le non-su, la science fait valoir

qu'il y a un savoir dans le réel. Sur l'immensité planétaire ou l'infime de l'atome, les

mathèmes ont quelque chose à dire. Ou plutôt à écrire. Dès lors, on n'a de cesse de gagner

du terrain sur ce Réel pour venir à bout, pense-t-on, de notre ignorance. Il faut éliminer le

réel, l'insu.

Par ailleurs, ils doivent **inventer**. Toujours faire du nouveau. La trouvaille vaut toujours plus

que la retrouvaille. **Le développement du discours de la science soumet l'homme à**

l'impératif du plus, du mieux, voire de l'absolu. C'est ainsi que progressivement, il n'est plus

seulement au service du développement mais du **bonheur** : sauver l'environnement,

supprimer la stérilité, sortir une arithmétique pour augmenter les profits financiers,

empêcher l'anormalité génétique, etc. La science doit effacer toute faille de la nature et de

l'environnement, et augmenter le potentiel des satisfactions humaines. Elle se produit ici, la

coïncidence entre modernité et science. Celle-ci a engendré la modernité qui prône comme

solution de vie l'exigence de la satisfaction, avec ce que cette exigence suppose :

immédiateté, efficacité, vigueur, maîtrise, diversité, originalité, pérennité. Le contemporain

a adopté **le principe de l'extrême dans le plaisir**, de la recherche de la sensation suprême, de

la promotion de l'excès au point de faire naître des modalités de vie impossibles sans un

discours approprié pour les satisfaire. C'est l'essence même du discours de la science qui est

propre à satisfaire cette spirale moderne. Au point que la question que nous posons est de

savoir si c'est la science qui est au service de la modernité, ou la modernité qui se met au

service de la science.

Ainsi, quelle est la propriété de ce discours qui lui donne cette portée créatrice et

incalculable ? C'est que **ce discours s'autogénère**. Ce discours s'alimente de lui-même en

permanence, se reproduit pour produire toujours plus d'avancées. L'exemple le plus radical

est bien sûr celui des **mathématiques pures** qui est la base de toutes les sciences. Cette

langue jouit toute seule de ses petites lettres qui fonctionnent selon le principe de la

linguistique, métonymique et métaphorique. **Métonymique d'abord** : un chiffre, une

équation, une solution appellent toujours un autre chiffre, une autre équation, une nouvelle

solution ; et ceci à l'infini. **Métaphorique ensuite** : il faut produire du sens, une réponse

mathématique, qui devra aboutir à une invention scientifique et enfin donner naissance à

une application technique. Ce discours comporte en lui-même un tel impératif que les mathématiciens en sont arrivés à établir des répertoires et des classifications des questions sans réponse, mais aussi à organiser un classement des exceptions. Ainsi, les scientifiques ne sont pas seulement contraints par le formalisme mathématique, mais se trouvent pris dans un carcan qui doit faire de l'impasse même un contenu scientifique. C'est ainsi qu'il existe des branches mathématiques dormantes, que l'on a laissées de côté, sans les lâcher ni les considérer comme mortes. Elles pourraient servir un jour, et sustenter une nouvelle branche pas encore connectée, pas encore née. On sait aussi à quel point les recherches scientifiques et leurs publications sont soumises à ce qu'un ami appelle « la mécanique infernale de la bibliométrie ». La valeur du scientifique se mesure au nombre de ses publications et des références qu'elles occasionnent dans le monde scientifique international.

Ainsi, je dirais, en psychanalyste, que la structure du discours scientifique comporte une forme d'auto-reproduction qui en fait **un discours qui jouit de lui-même et entretient un principe de pousse-au-jour pour lui-même. Le discours scientifique est un discours pulsionnel.** Il y a dans le discours de la science une force libidinale qui pousse à l'alimenter toujours plus. **Elle est là la raison principale de l'aliénation de l'homme moderne à ce discours.**

Et évidemment du scientifique en premier lieu. Aussi la question est posée du rapport que le scientifique entretient avec ce discours dans lequel il baigne. Question évidemment sous-jacente à celle posée par l'éthique. Qu'est-ce qu'il maîtrise de cette nature addictive de sa langue mathématique, physique, biologique, chimique, etc. ? Le scientifique n'est-il que l'instrument, le secrétaire, de ce discours ? Pourtant, il est patent que **chaque scientifique a son style d'écriture.** Graphes, algorithmes, diagrammes, figures, au crayon noir ou en couleur, chacun y met de sa singularité, bien que contraint par le formalisme de ce langage. **Il semble que s'exerce pour chaque scientifique une tension entre la force libidinale de sa langue et sa propre satisfaction à l'écrire** (plus qu'à la parler).

La force libidinale du discours de la science peut donner à penser qu'il n'y a pas là, en action, un sujet du désir au sens de la psychanalyse. On pourrait aller jusqu'à croire qu'un jour des robots viendront se substituer aux scientifiques et feront seuls les calculs. Bien des fictions futuristes ont posé la question, prenant acte de cette sorte d'autonomie jouissante du discours de la science. Ces questions sont souvent nulles et non avenues pour les scientifiques eux-mêmes. Comme si c'était un luxe qu'ils ne pouvaient pas se permettre. C'est que, justement, l'exercice de ce discours suppose d'être dans ce bain de langage et de trouver sans jamais s'inclure comme sujet dans la solution. Il n'y a pas de place pour son désir de sujet avec un inconscient singulier dans la mécanique de ce discours. Bien des chercheurs ignorent quelles issues ses solutions trouveront au sein de sa matière, ni quelles applications elles auront. Plus encore, ils n'ont pas le désir de le savoir. Ils ont besoin de cette « **passion de l'ignorance** » sur leur propre désir pour être scientifique. Est-ce possible d'envisager un chercheur qui, tout en avançant dans ses équations, s'interrogerait sur celles-ci, sur leur validité, sur leur usage ? Une position où à la fois, il s'inclurait comme chercheur, tout en s'excluant comme cause subjective de sa recherche. On imagine la division dans laquelle il se

trouverait et l'inhibition qui en résulterait. **Ça calcule.** C'est ainsi que Jacques Lacan a pu dire qu'il y a une « forclusion du sujet » dans le discours de la science. C'est un discours qui ne se subjective pas.

Alors cette volonté de puissance, nous disons de jouissance, est tendue vers une perspective qui pose une condition incontournable : éliminer le Réel, supprimer toute faille, toute énigme. C'est ce qu'on attend du progrès et de la domination du Réel que celui-ci exige.

La psychanalyse peut témoigner de l'impossible de l'élimination du Réel. La conséquence de cet impossible étant justement le mécanisme de répétition du recours aux mathèmes, à l'infini. Ce qui est productif, mais qui comporte un risque dont nous nous entretenons aujourd'hui. **Dans cette jouissance du discours se loge une pulsion de mort, quand il s'agit d'ignorer l'impossibilité structurale de venir à bout du Réel.** On commente de plus en plus les conséquences destructrices inhérentes au développement du discours scientifique : outre la bombe H, les effets sur l'environnement, la montée du chômage, la dérégulation des finances, l'isolement des êtres et leurs addictions, la peur du clonage, etc.

Mais est-il possible que la science intègre l'idée même que sa puissance soit aussi sa limite, voire son impasse ? Ce n'est pas seulement l'affaire des scientifiques, c'est celle des politiques et des citoyens

¹ Dominique Miller prononça ce discours à l'occasion du **Colloque Unesco, Humain et Post-Humain : les limites de la science éthiques sont-elles des obstacles à l'évolution ?** – qui s'est tenu les 14 et 15 novembre derniers.

▪ FENÊTRE ▪

Le nom des amours (IV)

Laure Pastor


Du sacre et du sexe, un serment et le foutre à la plume, au glaive, à l'archée, au pinceau, au clavier : alors foutraque ! Enlevez-moi vite pour revenir au nom des amours. Je suis moins suspecte qu'une pomme pour approfondir le sacrement d'une eucharistie, dont ceci, ma « plume », la plume la plus longue fixée sur les ailes (ou la queue) de l'oiseau qui m'accompagne, est, aussi, mon corps et mon sang. Quand je choisis d'embarquer certains vaisseaux prêts à traverser la soupe galactique de l'amour super accident cosmique, je trace un long trait de parole, sans souffler, une poussière issue du

choc thermique : de la condensation à l'état pur, soit, une fusée s'envole, de la substance-même de l'écriture, qui s'efface, avec chaque lettre, *amour, amou, am, a...* aussitôt le vent et l'impossible à redire qui l'emporte. Une phrase tombe dans l'oubli de sa réelle absence et je me mets à aimer son univers. Nous sommes en haut du lointain, on regarde calmement certains spectacles d'affirmation et de réponse, de défi et de riposte, d'appels et d'échos, il faut dire qu'on s'est enfui pour ça : apercevoir du point de notre distance ces lieux immobiles et déserts, comme un secret. Chut... s'illuminer au ciel ne donne aucune assurance, s'aimer n'importe où, le célébrer n'importe quand, rend tout fragile, même si c'est le privilège des amants lucides, comme dirait l'autre, menacés, miraculeux que de naître dans le rien parce que le néant les aime, leur rend bien puisqu'il a fait surgir pour eux les fleurs, les soleils, les bords et les fenêtres, histoire de ne plus avoir peur de l'océan. Et de quel océan si ce n'est pas celui de la puissance des mots ? Des mots à chérir comme lointains, le lointain comme notre plus proche prochain, qui ne fait pas de notre proche un reproche. Tu pourras lui crier à l'océan que tu l'aimes et bien mieux qu'il ne se déchaîne lui-même, le défendre, coupable, devant l'éternité, devant la loi, qu'il veut pourtant te promettre, comme ce qui est donné. *Boum !* Et voici que le *Big Bang* viens de te propulser, toi aussi es-tu prêt maintenant à composer avec sa radiation fossile ? Écrire même à partir de ce *brouhaha primordial* qui se dissipe peu à peu jusqu'à emplir le ciel comme un infime murmure radio. Je voudrais être une petite barque désireuse d'entendre. Entends-tu chanter le ciel nous entourant tous de ce fond diffus comme premier cri de l'univers ? Entends-tu la voix *grailleuse*, murmure uniforme et primordial, homogène dans toutes ses directions, isotrope, constant d'intensité, substance chaude et opaque à l'équilibre, qui envahit toute la voûte céleste, d'un signal ne variant ni au fil du jour ni au cours des saisons, étranger au soleil et à la voie lactée ? Elle est chaude la vague de l'amour, précis le lieu aimanté pour l'intimité. Si le rayonnement de la mélopée est la nourriture de l'amour, jouez toujours, donnez m'en à l'excès, nous y resterons cachés là-haut pour le caresser d'une idée.

Et s'il y a des haines et des idées à contourner, des amours et des paroles à sauver, il y a aussi l'eucharistie comme

tentative et tentation d'y accéder, où la communion comme tout partage qui nous enseigne par exemple, que baiser et faire l'amour se tiennent à cette différence musicale prêt, que cela ne s'écrit pas pareil, et pour cause, il y a des lieux séparés, des relations entre ours blancs et baleines (Freud), hommes et femmes ne connaîtront jamais la même éternité (Apollinaire). La baise ignore l'existence de certain *lien musicaux*, n'entre pas, s'arrête, aux portes de cet espace fantasmagorique de la langue, où par moment le poème semble se traduire par lui-même. Véritable acmé de la performance littéraire : dis-moi comment tu écris, je te dirai si tu as joui. Soit, le seul rapport qui existe vraiment : la façon d'utiliser les phrases et la manière dont on jouit, sinon, d'où viendrait ce fait que les êtres humains ne s'entendent pas parler, n'aient pas le retour de leur propre son ? Comment écrire la maladie des voix. Donc ! Ou bref, peu importe, ou pas si vite, petite lumière sur une telle hésitation. *Donc* : conjonction, qui exprime tour à tour au choix c'est selon, une conséquence, l'introduction d'une conclusion, la marque d'une surprise. *Bref* : adjectif ? (concis qui dure peu) adverbe ? (en peu de mot) ou finalement nom masculin ? *Un bref apostolique*, cette lettre du pape, appelée ainsi à cause de sa brièveté, ne contenant ni préambule, ni préface, ne comportant que ce que le pape accorde, d'importance moindre qu'une bulle, portant sur une décision ou une déclaration à caractère privé, formellement, au sens strict, c'est un document scellé par l'anneau du pêcheur, cire rouge, sceau marquant l'autorité du pape. Au hasard parmi toutes la série des conjonctions de subordination, je choisis : « *pourvu que* ». Pourvu que nous puissions ne pas avoir déjà oublié, puisqu'il est clair que nous lâche la mémoire sitôt nos désirs soudains, évanouissement, somnolence, et c'est par là-bas du côté de nos rêves que se joue le ballet, de quoi nous étions la question ? Alors [donc] petit retour en arrière [l'eucharistie], et fête de *l'union* en débat sur la question de « la présence réelle », loup y es-tu ? Entends-tu ? En substance, quoi de plus normal que de dire que la chair se fait verbe, et le verbe chair, si les mots s'incarnent, l'incarnation parle, l'homme cherche à traduire le langage des dieux (aux amours des dieux !) depuis l'origine mère de ce qui est apparue sous la forme d'une humanité. Soit, dieu est un verbe libre, un électron déchaîné organisateur d'un tout indéfectible à la façon d'un amour qui ne cesserait plus

d'être, maître du logos. La guerre des guerres, c'est l'amour et Dieu aussi a fait la guerre. Mais l'incarnation est affaire de l'homme, un mystère, que de venir se loger et pénétrer, se mettre dans le où ? [Incarné] Verbe formé sur un adverbe, qui est la monture de qui dans ce genre de lecture ? C'est peut-être au plus loin de ce lieu, singulier, intime, qui ne s'accorde en rien puisqu'il ne va avec rien, au dernier tome d'une pléiade de ce où mystérieux (gazouillis d'acquiescement, hululement noctambule et vobulations réciproques) que se trouve, non pas un lieu pour *la baise* qui ne dépasserait pas le stade du discours, mais l'homme qui garde un lieu, là il garde une différence, le vide, tel qu'il peut dire à ceux qui ne le rencontreront jamais, que leur corps en sait et peut en faire, plus que ce que nous sommes capable de le dire. En somme, les corps humains n'ont que peu de choses à voir avec ceux ou celles qui les occupent, la coïncidence est rare aussi rare que le juste mot correspondant à la chose, le tour de passe-passe d'un bon mot, le *fin'amor* ! Encore une fois nous ne nous valons pas tous musiciens en histoire d'amour, de foutre et d'égo. Devant l'inconnu : Dieu, le vide, l'absence réelle, ont fait de *l'union* un débat sur la question de la présence réelle de l'amour sur le sexe, ou inversement. Je pose le corps du verbe tombé dans le sang, la chair, et la volonté de la chair sur mes lèvres. Sur ma langue, je laisse entrer celui qui est venu le dire lui-même dans et par son sang et sa chair... L'eucharistie, célébration, commémoration, Lacan trente ans déjà, mélodies des souvenirs, grand mémorial historique au registre de la mort, et de l'amour à mort, mort à la mort ! L'eucharistie est le moment solennel, rituel, qui relie autant qu'il permet recueillement, où se partage et s'incorpore, dans le sacrement, l'objet de l'oubli, qui s'incarne dans un geste rétabli, retenu et tenant lieu de mémoire à celui qui manque au festin, celui dont il ne nous reste que le nom. C'est tout cela qui rejoue un serment amoureux, où le seul enjeu est celui de la vérité. Mais, c'est déjà redescendre au lieu d'une absence réelle. C'est célébrer ensemble à l'intérieur d'un temps social - la passion du vide. Son éclat le voile, nous empêche, nous dissimule en plein jour, on le voit partout, mais nul ne le voit. On cherche la ténuité, on sait qu'elle a une norme sans avoir encore de forme, il s'agit en fait au départ d'une parole impossible, mais proche, un *hiatus* établissant la faiblesse, un orifice, une perte permanente, et la

possibilité non étanche de se laisser traverser, fendre l'air, la force du langage qui ne peut que se parcourir, et se traduire, promesse après promesse comme seules garanties d'une parole à soi, et validité de sa propre écriture, soit, confiance en sa propre existence, plus qu'aimer pardonner d'exister, mais surtout avenir de la littérature, dans la recherche constante et l'écriture de l'élaboration de son propre lieu où, ça ne va avec rien, je ne reconnais personne là-bas. Ma propre absence devient réelle et ce faisant elle rend possible la rencontre, ce qui apparaît comme une brève rencontre pouvant servir alors de lien avec la puissance de créer 

Les **points n°I, II & III** développés par **Laure Pastor** à retrouver dans [LQ 67](#), [LQ 68](#), et [LQ 69](#).

LacanQuotidien.fr

par Victor Rodriguez

Nos collègues de la New Lacanian School font parvenir à LacanQuotidien.fr les chroniques de Jean-Louis Gault publiées dans les numéros 73, 84, 91, traduits en anglais par **Frances Coates-Ruet**. Tous nos remerciements pour ce formidable travail.

#Babel>English

- [Jean-Louis Gault : version bilingue](#)
- [Jean-Louis Gault : version bilingue part II](#)
- [Jean-Louis Gault : version bilingue part III](#)

Juan-Carlos Indart propose dans son texte « Carretera principal » d'établir les versions en espagnol de certains textes de Lacan Quotidien et plus, de les inclure dans la formation des analystes argentins. Ce texte a été lu lors du récent colloque de l'Eol (Escuela de Orientacion Lacaniana) à Buenos-Aires. Saluons cet appel pour une diffusion d'un Lacan vivant au XXIème siècle.

#Babel>Español

- [Lacan siglo XXI](#)

Extrait : « *Lacan quotidien* está mayoritariamente en francés. Sería bueno seleccionar algunos de sus escritos, traducirlos, difundirlos, convocar a estudiarlos y discutirlos, incluirlos ya para nuestra formación. Eso podría reavivar a una generación de analistas del siglo XX, en la que me incluyo, fácilmente dispuesta a pasear por los caminitos vecinales de los recuerdos.»

▪ L'ŒIL DE MOSCOU... ▪

Le billet de **Mikaël Strakhov**

Suivi de ses clichés

▫ C'est un fait. À Moscou, la semaine dernière, qui avait commencé par des mouvements sociaux organisés malgré l'interdiction des autorités [lundi, 300 personnes furent arrêtées par la police, mardi – ce nombre s'élevait déjà à 600 personnes] s'est terminée par un véritable point d'orgue, avec la manifestation - finalement autorisée - au centre de Moscou, sur la place Bolotnaya, que les lecteurs français pourront traduire par « la place du marais ».

Je suis absolument certain que vous avez déjà lu un grand nombre d'articles dans les journaux français, ou avez vu des images à la télévision. Cette manifestation a réuni près de 30 000 à 100 000 manifestants (selon différentes sources). *Un vrai miracle !*

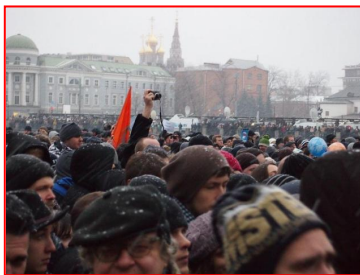
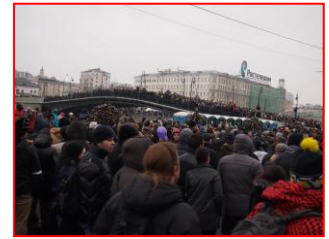
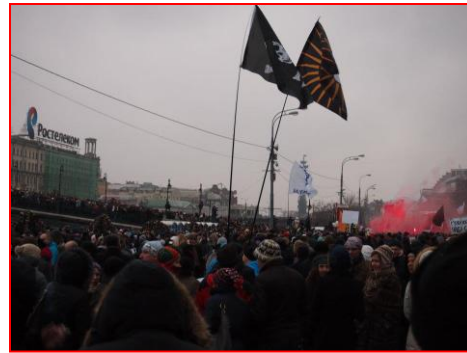
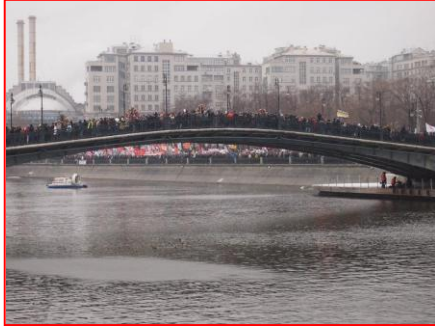
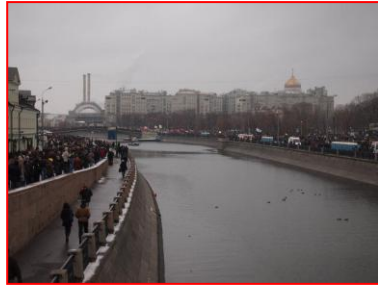
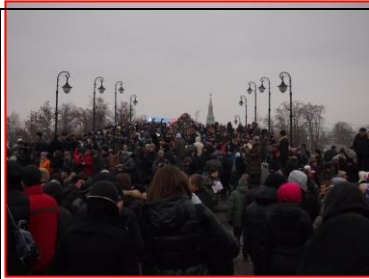
Le pays, qui dormait depuis les événements bouillants des années 90 se réveille finalement pour aller tarir le marais d'apathie ! Cet événement est déjà baptisé « **la révolution de neige** ». » Bien sûr, c'est un peu « somptueux », mais cela traduit bien l'ambiance : même si la neige n'avait pas encore recouvert les rues de Moscou - ce qui est un phénomène climatique rare pour un mois de décembre, au regard de ces dix dernières années - les gens portaient des rubans blancs – le symbole de ce mouvement, pour des élections justes, et, contingence remarquable, lorsque le dernier manifestant eut quitté la place, dans le silence, d'énormes flocons blanchirent l'espace vidé..

« La révolution » est tout à fait paradoxale. Premièrement, il n'y a pas de leaders, pas de parti politique. Deuxièmement, on ne peut pas dire qu'elle soit initiée par le peuple. C'est « la révolution » de *Hipsters*, de gens bien nourris et qui communiquent entre eux grâce à Facebook [bien sûr, la foule était très hétérogène, mais le noyau était composé de jeunes spécialistes de tous genres]. Troisièmement, personne ne désire qu'une véritable révolution advienne, on a eu trop d'ébranlements dans notre pays.»

Réaction de Judith Miller à la lecture de ce billet :

"Ce que dit Mikaël à propos de cette 'révolution de neige' est certainement très juste. Les moscovites se désolent lorsqu'il ne neige pas, car, disent-ils, "la ville est toute grise, tout est éteint et gris, la neige la rend lumineuse et vivante, et les choses sont distinctes et prennent du relief".

Ce qui se passe à Moscou est neuf et n'entre pas dans les catégories que nous utilisons, cela fait partie des phénomènes qui vont avec un symbolique nouveau, du XXI^e siècle (cf. le **Congrès de l'AMP**)"



📧 A l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word,

Police : Calibri

Taille des caractères : 12

Interligne : 1,15

Paragraphe : Justifié

Note de bas de page : à mentionner dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 📧

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](mailto:eve.miller-rose@gmail.com) eve.navarin@gmail.com

diffusion [anne poumellec](mailto:anne.poumellec@wanadoo.fr) annedg@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alain miller](mailto:jacques-alain.miller@wanadoo.fr)

rédaction [kristell jeannot](mailto:kristell.jeannot@gmail.com) kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du Lacan Quotidien

membre de la rédaction [victor rodriguez](https://twitter.com/vrdriguez) @vrdriguez (sur Twitter)

designers [viktor&william francboizel](mailto:viktor&william.francboizel@gmail.com) vwfcbzl@gmail.com

technique [mark francboizel & family](mailto:mark.francboizel@gmail.com)

lacan et libraires [catherine orsot-cochard](mailto:catherine.orsot-cochard@wanadoo.fr) catherine.orsot@wanadoo.fr

médiateur [patachón valdès](mailto:patachon.valdes@gmail.com) patachon.valdes@gmail.com

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)